

AÏSSA LACHEB

Dieu en soit
garde roman



AU DIABLE VAUVERT

Extrait de la publication

Aïssa Lacheb

Dieu en soit garde



Du même auteur

PLAIDOYER POUR LES JUSTES, roman, *Au diable vauvert*, 2001

L'ÉCLATEMENT, roman, *Au diable vauvert*, 2003

MON CAHIER D'HENRY CROTTER, roman, *Éditions Labor*, 2006

LE ROMAN DU SOUTERRAIN, roman, *Au diable vauvert*, 2007

DANS LA VIE, roman, *Au diable vauvert*, 2011

SCÈNES DE LA VIE CARCÉRALE, roman, *Au diable vauvert*, 2012

ISBN : 978-2-84626-788-5

© Éditions Au diable vauvert, 2014

Au diable vauvert

www.audiable.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande

contact@audiable.com

À ma mère

*Il n'y a rien de plus terrible que d'être prisonnier de soi.
L'on croit que la liberté, c'est être soi ; c'est faux ;
la liberté, c'est sortir de soi.*

« *Dieu en soit garde* »
Devise de Reims

1

Depuis le cinquième étage de notre appartement, par la fenêtre de la chambre de ma mère, je regardais avec des yeux étonnés le cadavre pâle de la femme en chemise de nuit blanche, presque transparente, qui gisait recroquevillé en bas, sur le gazon humide. C'était l'aube dans notre quartier de la périphérie rémoise. L'automne, les gouttelettes de pluie qui se mêlent à la brume et à l'air qu'on respire. Il faisait froid. Je restais accroché à la fenêtre, je regardais sans pouvoir détacher mes yeux de ce cadavre que la bise froide du petit matin semblait caresser doucement et faire se remuer ses longs cheveux blancs. J'avais l'étonnement et la curiosité des enfants de mon âge.

— C'est la voisine du dessous, me dit ma mère ; elle s'est jetée par la fenêtre. La malheureuse...

Je regardais encore et encore. Je n'arrivais pas à détourner mon regard du corps mort de cette femme. Il n'y avait personne à l'entour, tout était désert, que du silence et cette mort sinistre en bas de notre immeuble de dix étages. Je cherchais à reconnaître en cette femme les traits familiers de la voisine du dessous mais c'était haut, du cinquième je distinguais mal. Était-ce elle ?...

— Oui, me répond ma mère, c'est Mme S... Allez, viens maintenant, ferme la fenêtre, ne regarde plus ça, il fait froid...

Elle m'avait réveillé à 6 heures du matin. D'une voix basse, elle m'avait dit : « Regarde, regarde par la fenêtre... » Et je m'étais penché pour voir, à demi endormi encore. Elle était en bas, elle reposait, elle ne voulait plus rien voir, elle, plus jamais. Je la connaissais un peu, cette voisine, je l'avais croisée quelques fois dans l'ascenseur ou la cage d'escalier quand l'ascenseur ne fonctionnait pas. Elle ne sortait pas souvent, elle était gentille ; pas comme son mari qui, lui, était un alcoolique, un peu raciste quand il était ivre, un peu bordélique. Elle était douce, elle, elle s'est jetée par une nuit d'automne du quatrième étage de notre immeuble de béton absolument gris... Son

mari, plus tard, est parti, il a quitté l'immeuble, personne ne l'a plus jamais revu. Leurs enfants étaient tous grands, ils avaient commencé de faire leur vie d'adultes, ils n'étaient plus là, eux, depuis longtemps. Elle est morte seule, sans dire adieu à personne.

J'avais 15 ans. Cela ne faisait pas longtemps que mes parents avaient divorcé. Mon père était ailleurs, n'importe où. Ma mère était ici. Je vivais avec elle et mes deux petites sœurs et mon petit frère dans cet appartement simple de cet immeuble banal trouvé par l'assistante sociale qui s'occupait de notre petite famille depuis si longtemps. Dans ces couches sociales, la galère c'était courant. C'est toujours courant, d'ailleurs, rien n'a changé. Mais je m'en fichais, je ne savais pas ce que c'était que les couches sociales, j'avais autre chose à faire, à penser, à vivre : mon adolescence. Saloperie que la couche sociale ! N'empêche, la voisine du dessous, elle s'est foutue en l'air cette nuit, du quatrième étage, pendant que je dormais, moi... Merde, merde à cette vie sordide, elle a dû se dire à ce moment qu'elle enjambait la fenêtre. C'est triste. Triste de mourir comme ça. Triste de mourir seule comme ça. Tomber de si haut.

Aujourd'hui, je revois ces lieux. L'immeuble est toujours là, le quartier aussi, toutes ces choses ou presque ainsi que d'autres, nouvelles, sont à leur place mais les gens sont différents. Les anciens ne sont plus là, nous ne sommes plus là. Et c'est en me promenant dans ce quartier, à vélo, comme je le faisais enfant, qu'à chaque endroit je retrouve les traces de mon enfance que moi seul perçois en ces instants et que le temps n'efface pas tant qu'un seul de nous reste vivant. Des travaux... On rénove, on détruit un peu par là, on construit un peu par ici, on refait les façades usées, on ajoute des balcons là où il n'y en avait pas, le bleu atroce de Croix du Sud devient un bleu plus aimable, « Giscard » n'est plus là, peut-être est-il mort et s'il ne l'est, alors il est en retraite, c'est sûr, et c'est sûr aussi loin d'ici, très loin ; les passerelles, La rafale, n'existent plus, Radar-super non plus... J'avance doucement par toutes les rues, entre tous les blocs, je pédale à peine, me laisse glisser, chaque centimètre carré m'est familier, c'est le mien, tout ça est à moi, l'air est pareil, les pelouses usées sont encore usées, des enfants passent, ils sont nombreux, des éducateurs sont avec eux... Suis-je parmi eux ? Peut-être... J'ai 50 ans, c'est si loin, c'est maintenant. J'avance et m'arrête par endroits, je pose le pied, lève les

yeux, les baisse, regarde autour de moi, devant, derrière et je vois, je m'entends, je nous vois et nous entendons... Comme le temps a passé vite, comme il nous semblait lent, si lent, presque immobile en ces lointains moments.

2

Il y avait moi, algérien d'origine, né dans un petit village de l'Aisne, dans un camp militaire, non loin de Reims. Mon père était militaire. Plus tard, d'aucuns le qualifieront de harki. Je ne sais pas ce que c'est à cet âge mais je me souviens qu'on disait harki. Il y avait Abdel, du même âge, marocain d'origine mais présent à Reims depuis tout petit. Ahmed, du même âge, algérien d'origine mais à Reims depuis tout petit également, depuis qu'il est né presque. Boualem, algérien d'origine... Malik, algérien d'origine... Puis Serge, italien d'origine mais né à Reims. Puis Francis, français d'origine né dans le quartier. Puis un autre Francis... Puis

Bakir, le frère d'Ahmed, un peu plus grand qu'Ahmed... Puis Djamel né là-bas... Puis Saïd né ici... Puis... puis tant d'autres, les citer tous serait long, ils se souviendront d'eux quand ils liront ces pages, ils se souviendront de nous, peut-être, s'ils se souviennent, s'ils sont en vie aussi.

Casablanca c'est loin. Quelquefois, il y pense, il en parle, Abdel, il dit que c'est le paradis mais personne ne le croit. Ahmed lui répond que le paradis, c'est Constantine en Algérie et que c'est cent fois mieux que Casablanca, que c'est cent fois mieux que le Maroc, que les Algériens c'est cent fois mieux que tout le monde... Boualem s'en mêle. Il crie que Constantine, c'est rien à côté d'Oran. Qu'Oran c'est la joie de vivre, le bonheur, pas comme ailleurs, pas comme ici à Reims où on se fait chier tout le temps, que les Oranais c'est tous des mecs bien... Malik se range du côté d'Ahmed : les Constantinois, c'est les meilleurs, dit-il en se levant pour prendre toute la place, c'est nous les vrais Algériens ; vous les Oranais, vous êtes des faux Algériens... Malik est le cousin d'Ahmed. Serge rapplique. Il parle posément, presque doctement. Il dit que le Maroc et l'Algérie réunis, c'est rien

comparé à l'Italie. Il n'est jamais allé en Italie. Il dit que l'Italie c'est des hommes, des vrais, qui ne se laissent pas marcher sur les pieds, que les femmes y sont belles, c'est des « canons » qui se laissent faire... Bousculade à ce moment. Abdel ramène le Maroc et Casablanca sur le devant de la scène, soutenu par Djamel qui, lui, assène avec force que Kénitra c'est quand même mieux que Casablanca. Abdel accepte son soutien mais néanmoins le toise, un rien de mépris au bord des lèvres. Forcément, Kénitra c'est des péquenots à côté de Casablanca. Francis n'ose pas la ramener avec la France. D'ailleurs, il a toujours été en dehors de ces polémiques, lui. Il est pragmatique. Il trouve bête de s'engueuler pour ces choses-là. Il est pressé de se retrouver en ville. Il doit lui manquer un blouson ou quelque autre fringue ou des baskets en ce moment. Il crie soudain : « On y va ou on n'y va pas en ville ? Ça fait une heure qu'on discute ! » Personne ne répond. C'est Casablanca contre Oran ; Oran contre Constantine ; Constantine contre Casablanca ; Kénitra contre Oran, contre Constantine et contre Casablanca. L'Algérie contre le Maroc, le Maroc contre l'Italie... Ça n'en finit jamais. On parle de ces lieux qui nous sont si loin, qu'on ne connaît pas ou à peine pour certains. Les

heures passent. Personne ne bouge de l'entrée de l'immeuble situé à côté de celui où j'habite. Je ne dis pas grand-chose. Je sais vaguement que ma mère et mon père sont originaires d'Algérie, quelque part là-bas, Blida ou Médéa ou les deux à la fois. Ça me suffit cependant pour me mêler parfois à la conversation et soutenir les « Algériens » contre les « Marocains » et même contre « l'Italien ». Je m'en moque complètement en vérité même s'il ne me vient jamais de dire que je suis d'ici, simplement d'ici, de ce quartier, de cette ville, de ce coin. De même, eux. Que nous ne connaissons que cela. À tous l'évidence nous échappe et c'est dans des ailleurs inconnus que par ces disputes interminables nous voulons absolument planter nos racines enracinées déjà et cependant si solidement là. Moi aussi, j'ai hâte d'aller en ville. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai envie d'y aller. Cette engueulade commence vraiment à être dingue. Je hurle, comme Francis : « On y va en ville ou on n'y va pas ? » Alors d'un coup, comme si une force nous saisissait tous au même instant, nous nous mettons en branle et, marchant et chahutant de toutes les choses du monde, nous nous dirigeons vers l'arrêt de bus, le « H », à quelques centaines de mètres d'ici...

— Dites donc, dit Boualem à la cantonade ;
qui c'est qui a des sous dans ses poches pour
payer le bus ? Moi, j'ai trois francs, c'est tout.